COLLECTION

DES THÈSES

SOUTENUES

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE

DE PARIS.

AN 1816.

TOME CINQUIEME.

THÈSE 121 à 150.

THE PROPERTY OF THE N. YORK HOSPITAL.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

IMPRIMEUR DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE,

rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

BIBLIOTECA

THÈSE
POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

PRÉSENTÉE ET SOUTENUE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

EN 1819.

PAR

M. DESTHESES

ANCIEN INTERNE DES HÔPITAUX DE PARIS, ANCIEN ÉLÈVE DE LA MAISON ROYALE DE SANTÉ, MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DE MÉDECINE, ETC.

DE L'EMPHYSÈME DU TISSU CELLULAIRE

PROPOSITIONS

SUR LES DIFFÉRENTES PARTIES DE LA SCIENCE MÉDICALE

Nemo in sua causa judex.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,
IMPRIMEUR DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE,
RUE DES MARAIS-SAINT-GERMAIN, N° 24.

H 111
P232

CONSIDÉRATIONS

N° 121

ANATOMIQUES ET PHYSIOLOGIQUES

SUR LA PEAU,

SUIVIES D'UN PRÉCIS SUR LES COSMÉTIQUES;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 29 juin 1816, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR P. N. CHÂALS DES ÉTANGS, de Ceffonds,

Département de la Haute-Marne;

Ex-Chirurgien-Aide-Major au vingt-cinquième régiment d'infanterie de ligne, et ancien Elève de l'Ecole pratique de Paris.

Si la santé est le premier des biens, la médecine doit être le premier des arts.

CABANIS.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1816.

27452

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT.
M. PELLETAN.
M. PERCY.
M. PINEL.
M. RICHARD, *Examinateur.*
M. THILLAYE.
M. DES GENETTES, *Président.*
M DUMERIL.
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND.
M. VAUQUELIN, *Examinateur.*
M. DESORMEAUX, *Examinateur.*
M. DUPUYTREN, *Examinateur.*
M. MOREAU.
M. ROYER-COLLARD, *Examinateur.*

Par délibération du 19 frimaire an 7, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

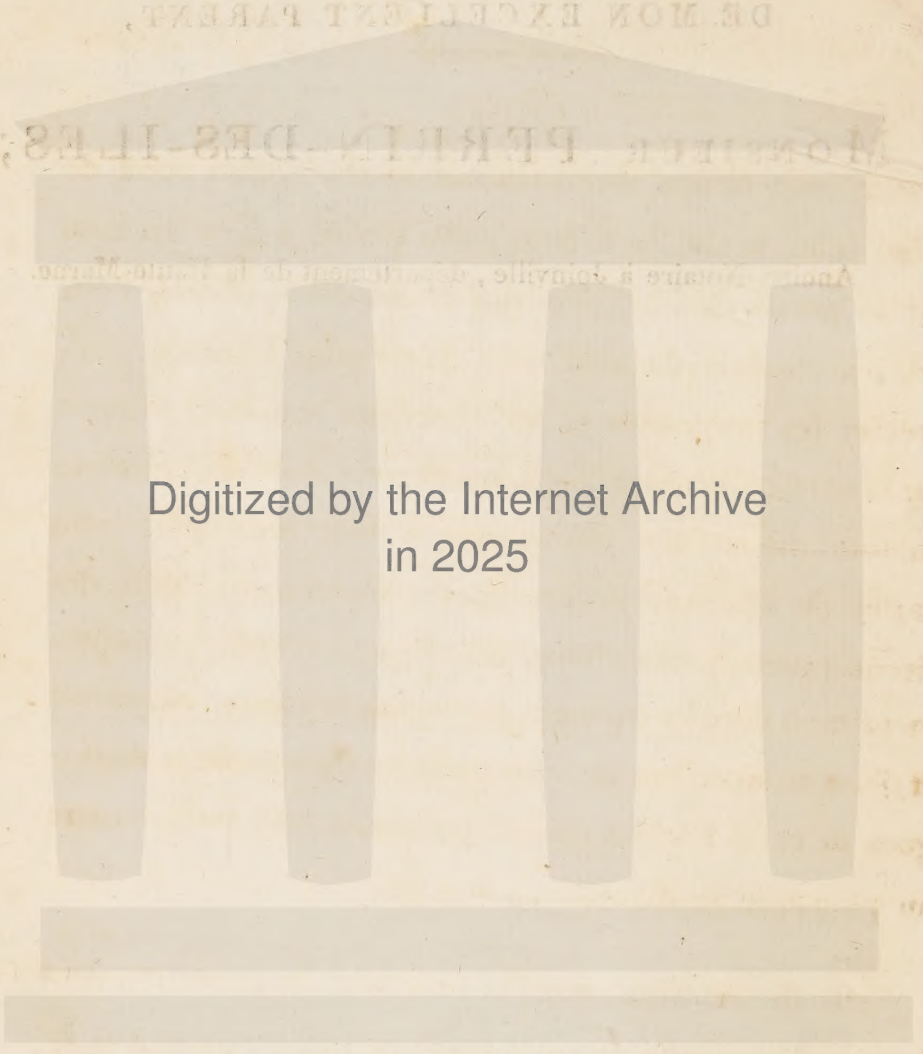
AUX MÂNES

DE MON EXCELLENT PARENT,

MONSIEUR PERRIN-DES-ILES;

Ancien Notaire à Joinville, département de la Haute-Marne.

P. N. CHÂALS DES ÉTANGS.



Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/considerationsan0005vari

INTRODUCTION.

Assez long-temps incertain sur le choix d'un sujet de thèse inaugurale, je m'étais enfin décidé à faire un essai sur la partie de l'hygiène qui traite des *applicata*. Pour cela, je voulais d'abord, afin d'être plus à même d'apprécier les propriétés et les effets des choses appliquées sur la surface de notre corps, me représenter l'organisation anatomique et l'état physiologique de la peau; puis enfin parler de chacune de ces choses séparément. Mais des circonstances particulières m'obligeant à subir promptement mon dernier examen, je me suis beaucoup restreint; et j'ose aujourd'hui ne soumettre aux professeurs distingués de cette Faculté que ce qui devait être préliminaire au plan que je disposais.

Cette dissertation, que j'ai l'honneur de présenter, dans le seul dessein de remplir les formalités requises par les

règlemens de l'Ecole, est divisée en onze paragraphes. Dans les quatre premiers, je donne une description rapide de la peau ; dans le cinquième, j'envisage cette membrane comme organe sensible; dans le sixième, comme étant le siége d'une circulation capillaire ; dans le septième, je la considère comme organe absorbant; dans le huitième, comme organe exhalant; dans le neuvième; comme organe sécréteur et excréteur; le dixième comprend ses connexions sympathiques, etc.; le onzième enfin est consacré uniquement à un exposé succinct des cosmétiques de la peau, principalement en usage chez les dames. Si je suis entré dans quelques détails sur cet article des *applicata* de préférence aux autres; c'est que je n'ai pu, avec indifférence pour le beau sexe, voir employer des recettes des plus dangereuses, tantôt recommandées avec emphase dans des livres, tantôt prônées par les parfumeurs, sous des noms plus ou moins illusoires. D'ailleurs, ce sont les femmes qui nous ont prodigué (après nous avoir donné le jour), ces soins délicats, tendres et assidus, sans lesquels notre vie aurait été si précaire durant notre enfance; qui nous procurent ces plaisirs vifs et purs qui

charment le milieu de notre carrière; ce sont elles qui allégent, adoucissent ou rendent supportables les infirmités de notre vieillesse, et qui de loin en loin nous les font même quelquefois oublier. Combien de titres n'a donc pas cette précieuse moitié de la société à notre reconnaissance et à notre amour! Et ne devais-je pas m'occuper à tracer au moins quelques lignes qui puissent l'engager à ne pas se servir de moyens souvent aussi nuisibles que captieux par leurs dénominations?

Je regrette beaucoup que le temps ne m'ait pas laissé le pouvoir de donner à ce dernier paragraphe toute l'extension dont il est susceptible; et surtout que mes faibles talens ne m'aient pas permis de l'orner d'un style digne du sujet.

Labruyère disait : « on peut exiger beaucoup de celui qui devient auteur pour acquérir de la gloire, ou pour un motif d'intérêt; mais un homme qui n'écrit que pour satisfaire un devoir dont il ne peut se dispenser, une obligation qui lui est imposée, a sans doute de grands

droits à l'indulgence de ses lecteurs » ; malheureusement un autre illustre écrivain a dit :

« Un auteur à genoux, dans une humble préface,
Au lecteur qu'il ennuie a beau demander grâce ;
Il ne gagnera rien sur ce juge irrité,
Qui lui fait son procès de pleine autorité. »

BOILEAU.

CONSIDÉRATIONS

ANATOMIQUES ET PHYSIOLOGIQUES.

SUR LA PEAU,

SUIVIES D'UN PRÉCIS SUR LES COSMÉTIQUES.

1.° *De la structure de la Peau en général.*

La peau est une membrane qui sert d'enveloppe universelle à notre corps ; elle se moule sur lui de manière à en laisser distinguer les formes les plus sensibles. Elle est, dans l'état de santé, plus ou moins unie, sensible dans toute son étendue, souple, dense, ductile ; elle reprend son étendue ordinaire quand elle a été distendue par l'obésité ; elle est d'une chaleur douce, humide, à peu près égale dans tous les temps et dans toutes les parties ; elle a une couleur d'un blanc mêlé de rouge, mais très-susceptible de s'altérer par beaucoup de causes. Sa surface externe présente, 1.° un grand nombre de petites éminences plus saillantes chez l'homme que chez la femme ; 2.° des rides ou plis dépendans, les uns, de la disposition du tissu lamineux subjacent, de son adhérence à certains muscles, des mouvemens exécutés par les parties ; les autres, dans l'âge avancé, de la disparition de la graisse, parce qu'alors la peau, ayant perdu sa contractilité, cesse de revenir sur elle-même à mesure que les parties qu'elle recouvre diminuent

de volume ; 3.° des poils, qui varient sous les rapports de leur nombre, de leur longueur, de leur couleur et de l'époque de leur apparition ; 4.° enfin une quantité prodigieuse de petites ouvertures dont les unes, tels que les orifices des conduits lactifères, peuvent être aperçues à l'œil nu, et dont les autres, tels que les orifices des vaisseaux exhalans et inhalans, ne sont rendues sensibles à notre vue que par le secours d'un microscope.

La peau, par sa surface interne, correspond à des vaisseaux artériels, veineux, lymphatiques, à des nerfs ; le plus souvent elle est appliquée sur un tissu lamineux plus ou moins dense selon les régions du corps, ou bien, ce qui est le plus rare, elle est intimement unie à certains muscles qui lui impriment des mouvemens. Ceci a lieu, par exemple, au cou, par l'action du muscle thoraco-facial ; au front par celle de l'occipito-frontal, etc. C'est une semblable disposition des muscles faciaux qui rend notre physionomie si expressive par la variété des mouvemens qu'ils exécutent. Chez les animaux, au contraire, c'est l'habitude extérieure de leur tronc qui se trouve garnie d'un vaste muscle sous-cutané. Ce dernier porte le nom de *panicule charnu*. Le hérisson, par exemple, en a un très-prononcé ; il s'en sert pour prendre la forme d'une boule hérissée de piques, quand il veut offrir de la résistance à ses agresseurs. Les anatomistes admettent assez universellement que la peau est composée de trois parties distinctes, savoir : 1°. du derme ou chorion ; 2°. du corps muqueux ou réticulaire ; 3°. de l'épiderme, auquel ils rapportent aussi les ongles et le système pileux.

2°. *Du Derme ou Chorion.*

Le derme est la partie la plus profonde et la plus considérable des trois dont l'ensemble constitue la peau. Il recouvre immédiatement le corps. Il n'est pas de la même épaisseur et de la même densité partout ; il est dense et épais au vertex, à la plante des pieds, etc. Il est lâche et mince aux paupières, aux lèvres, etc.

On a recherché avec beaucoup de soin sa texture intime, tant pour l'espoir d'y trouver les causes des fonctions de la peau que pour connaître les motifs de ses diverses colorations ; mais comme, d'une part, les fonctions de la peau sont nombreuses, et que, de l'autre, les élémens constituans du derme sont d'une extrême ténuité, la faiblesse de nos sens n'a pas permis de décider clairement ce point d'anatomie. Je m'éloignerais trop de mon but si je voulais rappeler ici toutes les hypothèses qui ont été créées à cette occasion successivement par *Aristote*, *Galien*, *Fernel*, *Bartholin*. Je m'empresse donc d'arriver de suite aux théories les plus adoptées. Je veux parler de celle de *Malpighi*, et de celle de M. le professeur *Chaussier*.

D'après l'anatomiste italien, le derme est composé de trois couches superposées. 1°. Le *chorion*, qui est la plus interne et la plus résistante. Cette première couche est formée de l'assemblage de fibres denses, très-fortes, entre-croisées à la manière des étoffes feutrées, et de quelques vaisseaux pour sa nutrition propre. C'est elle qui détermine les diversités d'épaisseur de la peau, en même temps qu'elle sert de soutien aux deux autres couches. 2°. Le *corps papillaire*, qui, placé au-dessus de la précédente, est produit par les extrémités épanouies des nerfs disposées en petits faisceaux, etc. 3°. Le *corps muqueux*, ou *réticulaire*, sur lequel je reviendrai bientôt. M. le professeur *Chaussier* considère le derme comme une seule et même lame constituée, 1°. de fibres lamineuses serrées, résistantes, s'appliquant les unes aux autres, et s'entre-croisant de manière à laisser entre elles des vides remplis d'un fluide albumineux, et au travers desquels passe le système pileux ; 2°. d'un grand nombre de ramuscules artériels, veineux, lymphatiques, nerveux, qui viennent se ramifier à la surface de la peau, pour s'y réunir à l'aide d'un tissu lamineux délié, et pour y former de petits mamelons que l'on appelle *papilles*. Ce sont ces dernières qui règlent la sensibilité, l'inhalation et l'exhalation de la peau. Le derme renferme dans son épaisseur de petites glandes dont nous aurons occasion de parler ailleurs. Il paraît enfin s'unir et se continuer

avec la première origine des membranes muqueuses ou folliculeuses qui tapissent intérieurement les voies aériennes digestives, etc.

3°. *Du Corps muqueux ou réticulaire.*

Le corps muqueux, la troisième couche et la plus superficielle du derme, est envisagé par *Malpighi* comme un enduit mou, grisâtre, produit par le derme, et qui doit servir en quelque façon d'épiderme *diffluent* aux papilles. C'est aussi l'opinion de *Sabatier* et de M. *Cuvier ;* mais *Bichat* pense différemment. Il le regarde comme un lacis de vaisseaux sanguins et lymphatiques devenus extrêmement fins après avoir traversé le chorion. M. *Gall* a une opinion dissemblable des deux précédentes ; il dit que le corps muqueux de *Malpighi*, ou réticulaire de *Bichat*, est de la substance nerveuse grise, destinée à donner naissance aux fibres nerveuses convergentes, venant du prolongement rachidien pour former les sensations tactiles, etc. Enfin M. *Gaultier* veut qu'il soit composé de quatre parties, dont deux membraneuses et deux vasculaires, l'une profonde, renfermant un fluide sanguin, et l'autre superficielle, contenant une matière colorante.

La partie du derme qui nous occupe est le siége de la coloration de notre enveloppe générale. On a cru pendant long-temps que, si les Français, les Anglais, etc., ont la peau plus ou moins blanche, tandis que les Egyptiens l'ont olivâtre, les Maures, noire, etc., cela était dû aux influences extérieures, telles que le climat, l'action des rayons lumineux, solaires, etc ; mais aujourd'hui on pense, avec plus de raison, que la cause tient à son organisation particulière, puisque les individus les plus noirs ne sont pas exactement sous l'équateur, et que d'ailleurs les peuples situés à latitude égale dans les deux hémisphères ne sont pas également noirs, etc.

L'auteur cité plus haut veut que la substance colorante de la peau soit fournie par les bulbes mêmes des poils, et versée ensuite dans la première et la troisième couches qu'il admet dans la texture

du corps muqueux. Pour prouver ce qu'il avance, il dit et fait observer que cette matière se trouve dans tous les endroits de la peau où il y a des bulbes pileux ; qu'elle n'existe pas au contraire où il en manque, par exemple à la plante des pieds, à la paume des mains. Il fait remarquer aussi que cette liqueur colorante est en raison inverse dans les cheveux et la peau; que, par exemple, elle est plus abondante chez les nègres, qui ont les cheveux courts, que chez les blancs, qui les ont beaucoup plus longs ; que la peau de la femme est plus blanche que celle de l'homme, dont les cheveux sont en général plus courts, etc. Quoi qu'il en soit, on sait très-bien que ce fluide ne peut se régénérer, et que les cicatrices de l'Éthiopien comme celles de l'Européen restent toujours blanches.

4.° *De l'Epiderme ou Surpeau.*

L'épiderme est une membrane mince, sèche, transparente, extensible, inorganique et insensible, qui recouvre partout le corps muqueux, excepté aux endroits qui correspondent aux ongles. Sa surface externe présente beaucoup de petites élévations séparées par de légers sillons qui ne sont régulièrement disposés qu'aux extrémités digitales, où ils décrivent des lignes courbes concentriques; des plis et des rides qui affectent des directions plus ou moins irrégulières, ainsi que des trous innombrables, tant pour le passage des poils que pour les orifices des vaisseaux capillaires, etc. Sa surface interne est adhérente au derme par les vaisseaux exhalans et absorbans qui vont aboutir à l'extérieur, et par les poils qui, du fond du chorion, vont aussi saillir au-dehors, après avoir traversé l'épiderme lui-même. Il est susceptible d'acquérir, par le frottement, une épaisseur très-considérable ; c'est ce que l'on remarque chez les personnes qui exercent un métier rude : par exemple, chez celles qui manient habituellement le fer, les pierres, etc. Il tombe continuellement chez l'homme (sous la forme d'écailles furfuracées ou de poussière, que les bains, les frictions, les habits, etc., enlèvent)

et il se reproduit dans la même proportion en très-peu de temps. Chez certains animaux il se détache tout entier à la fois : ce phénomène constitue pour eux ce qu'on appelle *la mue*.

La formation de l'épiderme a fait naître mille hypothèses. Les plus vraisemblables et les plus satisfaisantes sont celles de nos premiers maîtres et celle de *Morgagni*. Les anciens disaient, de cette tunique, qu'elle n'était point une partie du corps, et ils la nommaient *efflorescence de la peau*, qu'ils croyaient fournie par l'exsudation et le dessèchement continuels d'un fluide provenant des mamelons de la peau. *Morgagni* la regarde comme la superficie de cette dernière membrane, qui a été callifiée par la pression de l'eau de l'amnios durant la gestation, et par celle de l'atmosphère après la naissance. *Ruisch*, *Bartholin*, *Leuwenhoëck*, *Heister*, ont encore chacun une opinion différente sur la manière dont elle est formée. Aujourd'hui on en est revenu à l'ancienne théorie, et on conçoit l'épiderme produit par l'excrétion et la dessiccation d'un suc de nature albumineuse et concrescible, fourni par le tissu qui réunit en papilles les extrémités des vaisseaux et des nerfs du chorion. On peut, jusqu'à un certain point, comme l'a démontré M. le professeur *Chaussier*, imiter artificiellement les membranes épidermoïdes, en faisant macérer dans un vase rempli d'eau des substances végétales ou animales, dont le principe muqueux se dissout et se porte à la surface du liquide pour y prendre la forme de pellicule. L'épiderme ne présente aucun des tissus générateurs de nos organes ; c'est ce qui fait qu'il ne se développe jamais en lui aucun phénomène pathologique. Il a pour usage de modérer l'impression que les papilles reçoivent de la part des corps qui sont appliqués sur elles ; par exemple, de s'opposer à l'action de l'air, de la chaleur, qui dessécherait trop la peau, et qui nuirait au tact, etc.

Toutes les opinions qui ont été émises sur la texture intime de chacune des parties constituantes de la peau dépendent évidemment du défaut de proportion entre les élémens très-ténus de ces parties et la faiblesse des organes de nos sens. Heureusement que

l'explication de toutes ces théories n'est pas nécessaire pour observer et étudier les propriétés et les fonctions de cette membrane, bien plus importantes pour nous à connaître et à apprécier, afin de prévenir ou de combattre avec assurance les accidens nombreux qui résultent de leurs troubles.

5°. *De la Peau, envisagée comme organe sensible.*

La peau étant formée du concours de toutes les parties élémentaires du corps, elle se trouve être le foyer le plus actif de la sensibilité humaine. « Il semble, dit *Bichat*, que la nature, en entassant un excès de vie sur l'enveloppe extérieure de notre corps, ait voulu la séparer, par un caractère plus tranchant, de tous les corps bruts qui l'environnent ». Au reste, une sensibilité de cette sorte paraît absolument nécessaire pour que les fonctions de la peau, dont elle est *le directeur*, s'exécutent avec liberté et facilité : ainsi c'est elle qui règle la circulation capillaire, qui dirige l'inhalation, l'exhalation, les sécrétions et excrétions cutanées ; c'est elle qui établit les connexions diverses de la peau avec plusieurs autres parties de l'économie ; c'est elle enfin qui détermine l'exercice du sens du toucher. Quant à cette dernière faculté, nous pouvons regarder la peau comme une limite vivante qui, placée aux confins de l'organisation, sert à notre conservation, en nous faisant apprécier les qualités avantageuses ou nuisibles des corps avec lesquels nous sommes sans cesse en rapport.

Indépendamment des variétés que présente la sensibilité de la peau chez les différens êtres organisés, elle n'est pas non plus égale chez tous les individus de la même espèce ; elle ne se trouve pas uniformément répartie sur toute l'habitude du corps, et elle est encore modifiée selon quelques circonstances. Elle est d'autant plus obtuse chez les animaux, qu'ils sont recouverts de plus de poils ou de fourrures ; qu'ils sont garnis de plus d'écailles ou de plumes ; qu'ils ont un épiderme plus épais et plus dur, etc. Tous ceux chez

lesquels de semblables dispositions physiques se rencontrent sont obligés, lorsqu'ils veulent connaître les qualités tactiles des corps, de faire usage de la région de leur enveloppe la plus dénudée, ou la moins revêtue des parties insensibles que je viens de nommer. Pour atteindre ce but, ils emploient, le cheval, le chien, etc., leur museau; le castor, sa queue; l'éléphant, sa trompe; quelques oiseaux, tels que les gallinacés, leurs appendices charnues; les papillons, leurs antennes, etc. L'homme est seul éminemment sensible par toute la périphérie de ses tégumens; et cette prérogative qu'il a sur tous les êtres vivans, loin d'être, comme certaines personnes l'ont avancé, une preuve de sa faiblesse et de son infériorité, est au contraire pour lui un des plus beaux attributs de sa vie, puisque cette précieuse faculté lui fournit un moyen puissant de multiplier ses jouissances et ses plaisirs. Il a d'ailleurs l'inappréciable privilége de se rendre cosmopolite, en se vêtant d'étoffes tissues de ses propres mains. De cette manière il peut vivre sous tous les climats, en établissant entre lui et les milieux les plus opposés, des rapports compatibles avec la conservation de son existence. Il n'en est pas de même des plantes et des autres animaux; ces êtres vivans languissent ou meurent lorsqu'ils sont transférés de telle partie du monde dans telle autre, etc.

Dans l'espèce humaine, la sensibilité de la peau est pour l'ordinaire très-active chez la femme, chez les personnes maigres, chez celles d'un tempérament nerveux; elle est moins prononcée chez l'homme, chez les individus lymphatiques, et elle est presque nulle chez ceux qui sont dans un état de polysarcie adipeuse, parce que, dans ce cas, le tissu lamineux rempli de graisse recouvrant les nerfs sous-cutanés, ceux-ci ne sont pas aussi immédiatement appliqués aux objets pour en ressentir les impressions. Elle est très-exquise chez l'enfant qui vient de naître; elle continue d'exister ainsi pendant quelque temps, après quoi elle s'émousse et diminue peu à peu, au point qu'à une époque très-avancée de la vie, elle est pour ainsi dire complètement éteinte. Cependant, aux approches de la mort,

dit M. le professeur *Richerand*, elle s'exalte et s'avive fréquemment, comme si la quantité de son principe devait s'épuiser totalement avant la fin de l'existence, ou que les organes fissent un dernier effort pour ressaisir la vie.

Elle est plus vive chez les peuples des contrées méridionales que chez ceux du nord. Les narrations des voyageurs nous apprennent que beaucoup d'Américains s'enfoncent des clous et des fragmens de verres dans la plante des pieds sans éprouver aucune sensation douloureuse ; que la plupart des Africains, et surtout les négrillons des Antilles, par la seule impression de certains vents ou par les piqûres les plus légères, sont attaqués de convulsions, de tétanos, etc. Employé en 1813 et 1814 dans le grade de chirurgien aide-major au grand hôpital militaire de Magdebourg alors rempli de blessés Français, Italiens, Napolitains, Espagnols, Hollandais, Croates, Westphaliens, Saxons (alors nos alliés), de Prussiens, de Russes, de Baskirs, de Kalmouks, de Cosaques, etc., faits prisonniers par nos troupes, j'ai eu occasion de pratiquer plusieurs amputations ainsi que d'autres opérations chirurgicales sur divers militaires de chacune de ces nations. Elles m'ont convaincu, en effet, que les habitans du midi sont en général plus sensibles que ceux des pays septentrionaux. Je dois néanmoins dire que presque tous les blessés russes, lorsque nous pansions leurs plaies, ou que nous leurs faisions quelques incisions, mêmes peu considérables, pour l'extraction des balles, etc., poussaient des hurlemens continus. Je pense qu'ils simulaient ainsi de beaucoup souffrir ou d'exagérer leurs douleurs, parce que se voyant entre les mains de leurs ennemis, ils ne se reposaient point avec assez de confiance sur leur humanité.

Quoi qu'il en soit, la peau est plus sensible que partout ailleurs, dans les endroits pourvus d'une grande quantité de nerfs et recouverts d'un épiderme très-mince ; comme dans les tégumens des organes des sens, dans ceux de la face, etc. Il n'est échappé à qui que ce soit de s'apercevoir que le même stimulus fait affluer le sang dans les capillaires de cette dernière partie, tandis qu'il

ne produit aucun effet apparent dans un autre endroit du corps ; c'est ainsi qu'un coup égal à un soufflet ne fait point changer la couleur de la peau du dos, du bras, etc., tandis que celle des joues devient très-rouge. De là vient sans doute que les tégumens de la face humaine sont si exposés aux éruptions morbifiques, et qu'ils sont si souvent dégradés par les hideuses empreintes de la variole, des affections herpétiques, etc.

L'idiosyncrasie individuelle et l'habitude peuvent aussi imprimer des caractères à la sensibilité cutanée. Il n'est pas rare de voir des personnes qui l'ont tellement exquise, que le chatouillement qui procure à d'autres individus un sentiment voluptueux, changerait pour les premières en douleur, leur ferait jeter des cris, exciterait chez elles des convulsions, et leur causerait même la mort, si on exerçait sur elles une semblable titillation : on sait qu'une secte d'Anabaptistes (les frères Moraves) ayant horreur de verser le sang des hommes, avaient inventé, pour faire succomber les criminels condamnés au dernier supplice, de les chatouiller jusqu'à ce qu'ils mourussent. La sensibilité de la peau, par la réitération des mêmes actes, se familiarise à un tel point au même mode d'excitation, qu'elle finit par ne plus rien sentir : témoin l'exemple que nous a transmis *Chopart* de ce fâmeux pâtre dont je me borne à dire en passant que ce n'était qu'en *s'écorchant* qu'il se *chatouillait*. La faculté de la peau dont je viens de parler peut enfin être, dans plusieurs cas, accidentellement augmentée, par exemple, dans l'érythème, l'érysipèle, etc. ; diminuée dans certaines affections adynamiques, abolie dans la paralysie, et pervertie dans quelques névroses. Jouant un rôle si important dans les fonctions de nos tégumens et dans celles de nos organes intérieurs, pouvant d'ailleurs changer d'activité selon une foule d'occasions, elle doit essentiellement fixer l'attention du médecin dans le traitement des maladies ; aussi lui est-il nécessaire, le plus souvent, de la maintenir dans son état naturel ; assez fréquemment de la rappeler à son rhythme habituel, et plus rarement

de la porter au-delà de sa mesure ordinaire. Pour obtenir de tels effets, il emploie principalement, et selon les indications, les moyens thérapeutiques ci-après : les frictions sèches ou humides ; les lotions, les embrocations, les onctions, les bains, les sinapismes, l'insolation, l'urtication, la flagellation, les frictions et les commotions électriques, les vésicatoires, le moxa, les cautères transcurrens et objectifs, les ventouses, les scarifications, le galvanisme, l'acupuncture, etc.

6.° *De la Peau, regardée comme siége d'une circulation capillaire.*

La circulation capillaire de la peau se fait par un ordre de vaisseaux très-exigus, et qui ne diffèrent point essentiellement de ceux des systèmes artériels et veineux. Cette espèce de circulation est comprise dans celle que l'on nomme *capillaire générale* ou *aortique*, par opposition à celle qui se fait par les capillaires pulmonaires, et qui porte le nom de *petite circulation* ou de *circulation capillaire pulmonaire :* celle-ci, en enlevant au sang une partie de son carbone, lui redonne les qualités artérielles qu'il avait perdues dans la précédente. Les vaisseaux capillaires, dont la structure n'est pas exactement déterminée à cause de leur extrême ténuité qui les rend inaccessibles à nos moyens d'examen, paraisent être la continuation des artères avec les veines, et semblent de plus, après s'être un grand nombre de fois anastomosés de manière à former une espèce de réseau qui environne toutes nos parties, donner naissance aux conduits excréteurs des glandes, aux vaisseaux qui servent à la nutrition, et peut-être même aussi à ceux qui sont chargés de l'exhalation. Les communications très-fréquentes qu'ils ont entre eux ne permettent pas au sang de s'accumuler dans un lieu quelconque, lorsqu'il y éprouve une résistance physique ; et, s'il y stagne pendant l'inflammation, cela n'est dû qu'à l'irritation, et non pas, comme l'ont pensé

Boerhaave et ses sectateurs, à un obstacle mécanique. L'autopsie des cadavres nous démontre journellement cette assertion ; ainsi, après la mort, les inflammations légères disparaissent, et les parties reviennent à leur couleur primordiale.

Les capillaires sont en grande quantité dans notre enveloppe générale, dans le tissu lamineux, dans les membranes muqueuses et séreuses, dans les glandes, etc. ; ils sont au contraire en petit nombre dans les organes fibreux, osseux, cartilagineux, etc. Cette différence tient à ce que, dans ces dernières parties, il ne se fait dans l'état de santé que le travail nécessaire à leur nutrition ; tandis que, dans les premières, il se fait, outre la nutrition, d'autres fonctions, telles que l'exhalation et les sécrétions. Cette répartition inégale des vaisseaux capillaires nous porte aussi à remarquer que les phlegmasies, les exanthèmes, et en général toutes les affections où il y a afflux d'humeur vers un endroit déterminé, sont d'autant plus fréquentes dans les organes, qu'ils en sont plus abondamment pourvus : ils sont remplisde sang dans des proportions variables, et de fluides incolores différens de lui ; c'est ce qui fait que la peau offre, selon les causes, des changemens très-appréciables dans sa coloration ; par exemple, la moindre agitation, la moindre émotion, rendent le système capillaire facial susceptible de recevoir ou de refuser l'abord du sang ; aussi en un clin d'œil le visage peut il prendre successivement le rouge vif, le blanc et les nuances intermédiaires.

Si l'on demandait pourquoi durant la vie le passage du sang n'a pas constamment lieu, non-seulement dans la partie destinée aux fluides blancs, mais encore dans les vaisseaux exhalans et excréteurs, puisqu'ils s'abouchent les uns aux autres ; et pour quelle raison, quand nous sommes dans une position verticale, ce fluide ainsi que tous les autres de notre corps, ne s'accumulent pas vers le lieu le plus déclive en obéissant ainsi aux lois de la gravitation. On ne pourrait, ce me semble, répondre à cette question qu'en supposant et en disant que chaque partie du sys-

tème capillaire est douée, dans son état naturel, d'une sensibilité spéciale et élective, en vertu de laquel elle admet les fluides qui lui sont propres, et refuse de recevoir ceux qui lui sont hétérogènes ; mais cette espèce de sensibilité est très-disposée à se troubler ; la plus légère cause peut lui imprimer des oscillations ; de sorte que les capillaires, qui auparavant s'opposaient à l'admission de telle humeur, se comportent alors tout autrement.

Les conséquences de ce principe font concevoir non-seulement ce qui se passe dans tous les phénomènes inflammatoires, mais encore expliquent à combien de variations ceux-ci sont sujets, depuis la couleur instantanée de la peau jusqu'au phlegmon ou à l'érysipèle les plus intenses. Les inflammations n'étant pas toutes du même caractère, les capillaires cutanés reçoivent aussi un fluide d'une qualité différente, et qui donne à la peau une teinte analogue à la sienne. Par exemple, dans celles qui sont de nature active, la peau est pénétrée par le sang artériel, qui lui communique sa couleur rouge vermeil, et lui fait éprouver une chaleur plus forte, etc. ; dans celles qui sont passives au contraire, elle reçoit le sang veineux qui la rend livide, et un peu moins chaude; dans les affections du foie ou de la vésicule du fiel, la surface du corps devient jaunâtre, etc. ; dans les lésions organiques générales, tel que le scorbut, dans les fièvres adynamiques, ataxiques, le typhus contagieux, etc., il se forme souvent sur la peau des pétéchies, des ecchymoses, etc. ; elles sont dues non à la solution de continuité des vaisseaux capillaires ; mais à la diminution de contractilité de leurs *pores* latéraux qui laissent transsuder le sang à travers leur ouverture relâchée.

Bien que le sang arrivé dans les capillaires y circule par la seule force tonique dont leurs parois sont pourvues, et qu'il soit absolument hors de la sphère d'activité du cœur, il peut cependant recevoir dans sa progression des modifications par la pression de l'air atmosphérique : la ventouse et toutes les machines pneumatiques capables de produire le vide sur une partie donnée de notre

économie nous en fournissent la preuve. Si, par exemple, au lieu de supporter, comme nous le faisons dans le milieu où nous vivons, une colonne d'air du poids de seize mille kilogrammes, nous nous élevions à des hauteurs telles, que l'air, y étant devenu très-rare ou à un état d'expansion trop considérable, nous ne pourrions pas y vivre, parce que ce fluide ne serait plus propre au but de l'acte respiratoire, et plus suffisant pour s'opposer à la rupture des vaisseaux, qui serait opérée par la dilatation des humeurs qu'ils renferment. C'est ainsi que Saussure et ses compagnons arrivés à la cime du Mont-Blanc (qui est à 2,450 toises au-dessus du niveau de la mer), et M. Gay-Lussac (qui s'est élevé dans sa dernière ascension aérostatique, à 3,600 toises, etc.), supportant déjà dans ces régions une pression de la part de l'air moins forte que celle de coutume, commençaient à éprouver un malaise général, une accélération du pouls, de la respiration, etc.

La lumière et le calorique n'ont pas moins d'action sur la circulation capillaire de la peau : les personnes qui sont renfermées dans les cachots, ou qui séjournent long-temps dans les lieux souterrains pour l'exploitation des mines, se décolorent plus ou moins promptement. Cette espèce d'étiolement est très-analogue à celui que nous présentent les plantes qui végètent dans un lieu parfaitement obscur; il se rapproche aussi de celui qui est congénial pour les Albinos, et qui est symptomatique dans la chlorose, dans l'anémie, etc. : dans ces circonstances, le tissu capillaire cutané n'est pas convenablement excité, il se trouve dans l'atonie, et il se laisse remplir de fluides blancs, etc.

Le court aperçu que je viens de donner du système capillaire cutané peut laisser entrevoir qu'avec le système capillaire général dont il fait partie, il est le siége de plusieurs phénomènes importans. J'ai déjà exposé qu'il joue un grand rôle dans les inflammations et dans la coloration cutanées; que les excrétions, les sécrétions, et la nutrition lui doivent leur origine; mais je dois dire de plus, que le sang ne remplit ces deux dernières fonctions

que quand il n'est plus soumis à la force d'impulsion du cœur, ou bien que lorsqu'il est versé par les capillaires dans le tissu de nos organes. Je dois aussi ajouter que c'est à lui que l'on rapporte les diverses exhalations morbifiques, les hémorrhagies actives et passives, les sueurs critiques; que c'est de lui que vient le sang tiré par les sangsues, par les mouchetures, etc.; qu'il est une des principales sources du développement de la chaleur animale, etc.: qu'enfin celle-ci est d'autant plus grande, que les capillaires sont plus remplis de sang artériel, et que leur sensibilité est plus exaltée.

Quelques habitans des zones glaciales, obligés pour se nourrir de livrer des guerres continuelles aux bêtes sauvages, savent repousser les atteintes destructives de la température très-basse où ils vivent, en activant cette circulation, et, par une suite nécessaire, la chaleur des parties qu'ils veulent préserver de l'action du froid. Les Ostiaks, par exemple, dans leurs chasses d'hiver, pour se soustraire le visage aux rigueurs de la saison, se remplissent les narines de tabac, qu'ils rendent presque corrosif par l'addition de cendres très-alkalines. Le montant de cette poudre se trouvant concentré, parce qu'ils se bouchent les deux ouvertures du nez avec de minces copeaux, détermine une sorte d'inflammation érysipélateuse sur toute la face, qui la garantit du froid et de la congélation. Les Russes en sortant de leurs étuves, et y ayant reçu la flagellation acoutumée, ont monté le ton de leurs tégumens à un tel degré d'activité, qu'ils vont se plonger dans un bain à la glace, ou se rouler dans la neige sans ressentir aucune impression pénible.

Les paroxysmes des fièvres intermittentes ou à type continu, en faisant éprouver au système capillaire cutané des espèces de secousses ou de spasmes qui accélèrent le cours des fluides qu'ils contiennent, sont très-favorables pour la cure de certaines maladies chroniques, telles que les engorgemens scrophuleux, surtout chez les enfans; c'est pourquoi, dans de pareilles occurrences, il faut

s'abstenir d'administrer des médicamens contre l'affection fébrile, que l'on peut alors voir comme un effort salutaire que la nature ou la *force médicatrice* emploient pour se défaire de leur ennemi. La circulation capillaire cutanée se trouve enfin affaiblie par toutes les causes capables de refouler de la circonférence vers le centre les mouvemens vitaux, et augmentée par les moyens opposés; ces conditions peuvent donner lieu à plusieurs effets plus ou moins funestes, si on ne s'oppose à leur développement.

7.° *De la Peau, considérée comme organe absorbant.*

La peau jouit de la faculté d'absorber ou de pomper les substances soit gazeuses, liquides ou pulvérulentes mises en contact avec elle. Ce phénomène, incontestablement démontré par une foule d'expériences et d'observations, est opéré par les vaisseaux lymphatiques nommés aussi *inhalans* ou *absorbans* (quelques auteurs ont avancé que les veines y concouraient aussi). *Mascagni*, le baron *Des Genettes* et *L. Valentin*, ont prouvé qu'il avait encore lieu plusieurs heures après la mort. Cette fonction de la peau a beaucoup exercé l'imagination des physiologistes qui ont voulu déterminer la manière dont elle se fait; mais aucune de leurs hypothèses n'a pu rendre un compte rigoureux de son mécanisme absolument inaccessible à nos moyens d'examen : ces recherches sont superflues et inutiles; il vaut beaucoup mieux, pour les progrès de la science, s'appliquer à l'étude des faits qu'à leur interprétation.

Je vais d'abord donner un aperçu des vaisseaux lymphatiques. Ils ont deux tuniques très-minces, blanches, et, dans leur intérieur, des valvules paraboliques placées de distance à autre pour s'opposer au mouvement rétrograde des fluides qu'ils charrient; ils semblent naître de la presque superficie de la peau, et de celle de tous nos organes; très-nombreux, ils forment deux plans, l'un superficiel ou sous-cutané, l'autre profond ou inter-

musculaire : tous deux se rendent dans le système veineux par le canal thoracique, et par le tronc commun des vaisseaux lymphatiques du côté droit de la tête et du cou, etc. Tous, avant d'arriver dans ces deux canaux, s'entrelacent de manière à former de petites agglomérations nommées *ganglions* ou *glandes lymphatiques*. Ces petits organes, rarement solitaires, le plus souvent groupés par pelotons, au pli de l'aine et du coude; près de l'occiput et de la mâchoire diacrânienne; dans les creux du jarret et de l'aiselle, etc., varient beaucoup, surtout par leur nombre, leur volume, leur forme, leur couleur; selon l'âge, la situation et l'état des parties. D'une structure même plus délicate que les vaisseaux qui les constituent, ils paraissent destinés à faire subir à la lymphe qui les traverse très-lentement à cause des courbures et des replis de ces vaisseaux, une animalisation plus parfaite par l'élaboration particulière que reçoivent ses élémens; du moins c'est ce que semble prouver, dit M. le professeur *Richerand*, la plus grande concrescibilité de la lymphe prise dans les vaisseaux *efférens :* ceux-ci sont plus gros et moins nombreux que ceux appelés *afférens* par opposition de leur usage. Il existe une grande quantité de ces agglomérations lymphatiques, tellement petites, qu'elles restent cachées à notre vue tant qu'elles sont dans leur état naturel; toutes peuvent être le siége de diverses affections pathologiques; plusieurs d'entre elles sont très-susceptibles de s'engorger sympathiquement, et quelquefois d'en imposer sur la nature de leur engorgement. Je vais rapporter, à ce sujet, une observation qui m'est particulière.

En septembre 1813, un lieutenant d'un régiment de hussards vint un jour, à la suite de quelques aventures galantes, me prier de lui dire ce que je pensais d'une *tumeur* qui lui était survenue à la région inguinale gauche : après deux ou trois questions préalables que je lui fis, je procédai à l'examen de ladite *tumeur*. Je reconnus aussitôt qu'elle était due à l'engorgement d'une glande lymphatique; mais je ne trouvai aucun signe qui pût m'instruire

sur son étiologie ; de sorte que je résolus, pour ne pas me méprendre sur la nature de cette tuméfaction, de suspendre provisoirement mon diagnostic, et de dire à cet officier qu'il fallait attendre que sa maladie décelât, par des symptômes certains, son caractère, pour diriger contre elle les moyens convenables. Sur le point de me quitter, il vint à l'idée de ce militaire de me demander quel remède il devait employer pour se guérir d'un *clou* qu'il avait à la partie inférieure interne de la cuisse gauche. Cette réflexion un peu tardive me suffit pour lever à peu près tous les doutes que j'avais sur la cause de la première affection, et pour le rassurer des inquiétudes qu'elle lui faisait éprouver. En effet, la glande disparut avec le furoncle, que je traitai par la méthode ordinaire. Cette observation tend à prouver que les ganglions lymphatique se tuméfient sympathiquement, et en même temps à faire penser combien il faut être réservé sur le jugement que l'on porte de telle ou telle maladie. Si je m'en étais laissé imposer par les soupçons que me donnait la conduite de la personne, j'aurais bien certainement commis une erreur.

J'ai vu un capitaine d'infanterie qui, à son arrivée à Magdebourg, n'était qu'incomplètement rétabli de la congélation de tous ses orteils ; la première phalange seule du gros orteil droit était encore en exfoliation, etc. Toutes les fois que ce militaire marchait pendant un peu de temps, il arrivait que ses glandes inguinales du côté correspondant à la carie se gonflaient et devenaient douloureuses.

Enfin les vaisseaux lymphatiques sont chargés de l'inhalation intérieure. Ce sont eux, par exemple, qui prennent dans les alimens dont nous faisons usage les matériaux propres à la réparation des pertes que notre corps fait sans cesse ; ce sont eux qui contrebalancent l'action des vaisseaux exhalans répandus dans les membranes qui revêtent intérieurement nos cavités. Ainsi, quand les fonctions de ces derniers sont augmentées, si celles des absor

bans ne le sont pas également, l'équilibre se trouve rompu, et il en résulte bientôt une collection séreuse, qui prend le nom d'*hydropisie* de telle ou telle partie ; ce n'est que par eux que l'on peut expliquer les métastases ; ce sont eux qui introduisent dans le système circulatoire des fluides formés au-dedans de nous, et qui auparavant étaient étrangers à ce dernier ; cela arrive, par exemple, dans l'ictère : ce sont aussi eux qui opèrent la résolution de divers engorgemens de nos viscères. Dans la pratique, on a constaté qu'une inflammation modérée activait l'absorption, et qu'elle favorisait la résolution ; de là l'utilité de stimuler certaines tumeurs.

Revenons à l'inhalation cutanée. Cette faculté de la peau est attestée par beaucoup de faits. Je n'en rapporterai que deux ou trois. Des marins privés d'eau douce ont fait cesser le sentiment de la soif qui les tourmentait en appliquant autour de leurs corps des linges imbibés d'eau de la mer. Des personnes, en prenant des pédiluves salés, ont ressenti un goût de sel à la bouche. Lorsque nous demeurons quelques momens dans un appartement récemment vernissé, ou seulement quand nous portons des habits empreints d'essence de térébenthine, l'urine que nous rendons ensuite a contracté une odeur qui est très-analogue à celle de la violette. Pour prouver que cette dernière absorption n'a pas exclusivement lieu par la respiration, on peut, après s'être enfermé en un lieu et s'être bouché les narines, adapter à sa bouche un tuyau qui, traversant une fenêtre, sert à respirer, etc.

L'inhalation de la peau fait parvenir en nous une certaine quantité d'oxygène ; elle est quelquefois utile à notre nutrition ; elle est une voie par laquelle nous recevons les germes de beaucoup de maladies, et elle est en même temps une route que nous faisons suivre aux médicamens pour combattre ces dernières. Dans les cas où il est impossible d'introduire en nous les alimens par le canal digestif, on plonge le malade dans des bains de lait, de bouillon, etc. Alors l'absorption cutanée est suffisante pour entretenir sa vie ; mais

au bout d'un certain temps, s'il ne change pas d'état, il finit par tomber dans le marasme et par mourir.

Les affections qui reconnaissent pour cause l'inhalation sont subordonnées à plusieurs influences ; 1.° à l'état de l'atmosphère ; 2.° à celui de la partie qui livre passage ; 3.° à celui de la matière morbifique ; 4.° à celui de la personne.

Un air chaud et humide, en débilitant nos organes, nous rend plus aptes à l'absorption. *Samoïlowitz* observa, durant la peste qui régna à Moscow, en l'année 1770, que les orfèvres, les serruriers, les cuisiniers, etc., souvent exposés au feu, étaient les premiers atteints de la maladie épidémique.

L'absorption se fait mieux à la partie interne des membres, dans les endroits où l'épiderme est mince, et surtout dans ceux où il y a ablation de cette membrane, que partout ailleurs.

Plusieurs personnes ont observé qu'il suffisait souvent d'entretenir la perspiration cutanée pour se préserver des miasmes contagieux. Il paraîtrait donc, d'après ces observations, ou que l'inhalation se fait en sens inverse de l'exhalation, ou que l'humeur onctueuse dont se couvre toute la surface du corps, quand nous sommes en transpiration, s'oppose à l'introduction des substances délétères. Les anciens, dans leur gymnastique médicale, employaient peut-être les onctions dans de pareilles vues. M. le professeur *Des Genettes*, dans l'expédition d'Égypte et de Syrie, paraît s'être garanti de la peste en favorisant l'action des exhalans par l'exercice, principalement celui du cheval, ainsi qu'il le rapporte lui-même dans l'Histoire médicale de l'armée d'Orient, publiée en 1802. Je crois devoir mon existence à de semblables mesures. De soixante et quelques officiers de santé chargés du service des hôpitaux militaires de la ville déjà nommée plus haut, vingt-trois ou vingt-quatre furent moissonnés par les maladies régnantes, telles que les fièvres ataxiques, la dysenterie, etc. Tous les autres, à l'exception de trois à quatre, furent atteints plus ou moins gravement de ces affections. Quoique d'une constitution assez

grêle, j'eus cependant le bonheur d'être de ce petit nombre, et la satisfaction de ne pas mettre d'interruption dans l'exercice des fonctions de mon emploi. Pour résister aux influences qui ont été si funestes à un trop grand nombre de mes collègues, j'avais la précaution, avant d'aller faire mon service, de manger et de boire en petite quantité; mes devoirs remplis, je changeais de linge, puis je me livrais tour à tour et avec modération aux exercices de la chasse, de l'équitation et de l'escrime.

Les dispositions morales de l'individu ont aussi une grande influence sur l'inhalation cutanée. Toutes les affections tristes de l'âme, telles que le chagrin, la peur, le désespoir, la terreur, etc., favorisent singulièrement le développement des maladies contagieuses, comme on en trouve le précepte et l'exemple dans l'ouvrage cité ci-dessus, et sorti de la plume du président de cet acte. Le 1.^{er} avril 1814, à une lieue de Catherine-Stadt, le sieur T..., âgé de vingt-neuf ans, grenadier au 93.^{e} régiment, reçut un coup de boulet qui lui fractura l'humérus droit très-près de l'articulation scapulo-humérale; apporté le même jour à l'hôpital de la ville voisine, je fus chargé de faire l'amputation de ce membre, et je la pratiquai de suite. Ce militaire, aussi courageux que brave, supporta l'opération sans dire un seul mot, etc. La peau, le tissu lamineux et les muscles se trouvant dans le meilleur état, je tentai la réunion immédiate, et elle réussit on ne peut mieux; car, à la levée du premier appareil, les bords de la plaie étaient collés dans toute leur étendue, si ce n'est à la partie postérieure, où ils laissaient une ouverture pour le passage des ligatures. Celles-ci tombèrent le onzième jour, et le quatorzième la cicatrice fut complètement achevée. Ce militaire, naturellement jovial, avait continué de l'être pendant tout le temps du traitement de sa blessure; il avait aussi vécu intact au milieu de ses amis atteints de maladies contagieuses. Le 18 du même mois, il reçut des nouvelles inquiétantes; dès-lors il manifesta à ses camarades les craintes qu'il avait sur sa fortune, etc.; il perdit son hilarité ordinaire, il devint taciturne, et

enfin, à la première visite qu'il alla faire à un de ses compatriotes atteint d'une dysenterie compliquée de fièvre adynamique, il gagna cette maladie. Mes soins assidus, et surtout les consolations que je lui donnai le rendirent à la santé, qu'il n'avait bien assurément perdue que parce qu'il s'était laissé aller à l'ennui et au chagrin. Il resta cependant dans un état de tristesse et de morosité qu'il ne quitta qu'à l'époque à laquelle il fut admis (en mai 1815) à l'Hôtel des Invalides.

Si on regarde généralement un esprit exempt de crainte et et d'inquiétude comme un préservatif des maladies contagieuses, il en est de même des hommes robustes et sains : aussi voit-on souvent ces derniers braver les dangers d'un commerce impur sans en éprouver les malheureux effets. Les femmes, les personnes d'un tempérament lymphatique ou sanguin, les enfans, les individus énervés, les convalescens sont encore plus sujets à l'absorption que ceux qui offrent des dispositions contraires. Une veuve âgée de trente-huit ans, d'un tempérament nerveux et lymphatique, avait contracté l'habitude de se farder depuis assez de temps sans inconvénient sensible. Un jour qu'elle s'était inconsidérément rougi le visage (avec du vermillon ou sulfure rouge de mercure), elle alla, ainsi enluminée, se promener au Werder (promenade publique près Frédéric-Stadt); elle s'y trouva bientôt entourée par une foule de jeunes gens qui se mirent à la siffler, à la huer, à la berner, et enfin à lui reprocher trop amèrement son excès de coquetterie. Toute confuse, elle parut d'abord vivement choquée; elle voulut ensuite rire avec les autres personnes de la mauvaise plaisanterie qu'elles lui faisaient; mais, voyant que cela ne servait à rien, et que l'on poussait plus loin la raillerie, elle reprit le parti de se fâcher, et elle finit même, pour terminer la scène, par tomber en syncope. La galanterie fit bientôt place à l'insulte, et la jeune veuve, revenue de sa faiblesse, fut reconduite chez elle, etc. Cette singulière aventure la jeta dans une susceptibilité extrême; lui causa

des spasmes très-violens et des accès de fièvre pendant plus de deux mois. Au moment où cette dame entrait en convalescence, elle voulut reprendre ses anciennes coutumes, que son état maladif lui avait forcé de suspendre ; mais, à la septième application de rouge, sa tête se gonfla, et elle fut prise d'une salivation si abondante, qu'elle manqua d'en être la victime. M. le docteur *Roloff*, qui l'a soignée, n'a pu la rappeler à la vie qu'avec la plus grande peine ; il a retiré de très-bons effets de la glace pilée et posée sur les parties latérales de la face, sous la forme de cataplasmes.

L'habitude n'influe pas moins sur l'aptitude à la contagion. Depuis long-temps on a fait la remarque que, dans les pays marécageux, la grande quantité d'effluves qui s'exhalent des eaux stagnantes sont bien moins pernicieux aux indigènes qui y sont constamment soumis qu'aux étrangers qui viennent séjourner dans ces lieux insalubres. De même, les personnes qui respirent habituellement une atmosphère infectée de toutes sortes d'émanations résistent plus à l'action des causes morbifiques, par la raison qu'elles leur sont devenues en quelque sorte familières. J'ai vu et observé que ceux des infirmiers qui s'adonnent le plus à la débauche, ou qui, par nonchalance, se livrent le plus au sommeil dans les salles de malades, sont les plus souvent attaqués des affections contagieuses. L'absorption est donc aussi plus énergique pendant le sommeil que durant la veille.

La peau et la membrane folliculeuse du canal digestif ont entre elles, comme j'en parlerai ailleurs, des rapports de fonction très-intimes. Toutes les fois que le ventricule ou les intestins sont dans un état de vacuité, il s'ensuit que, l'inhalation intestinale ne se faisant pas, celle du système dermoïde est augmentée à proportion ; aussi doit-on, quand on est obligé de fréquenter des lieux malsains, avoir le soin de boire ou de manger modérément.

C'est encore par le tissu cutané que s'introduisent en nous les virus rabique, variolique, etc., les émanations arsenicales, cuivreuses, mercurielles, etc. ; et enfin quelques principes vénéneux

provenant de certains insectes, tels que, le scorpion, la vipère, la tarentule, la guêpe, l'abeille, l'*acarus scabiei*, etc.

L'absorption de la peau nous fournit un moyen dont nous pouvons nous servir très-avantageusement dans la thérapeutique. Elle a donné lieu à cette partie de l'art de traiter les maladies que les anciens appelaient *médecine d'absorption*. Elle se nomme encore aujourd'hui méthode *iatraleptique*; elle a fixé l'attention de plusieurs hommes célèbres, entre autres *Spallanzani*, *Bréra*, MM. les professeurs *Des Genettes* et *Duméril*, MM. *Chrestien* et *Alibert*. Pour faire avec succès des frictions médicamenteuses, il convient de prendre certaines précautions; il faut préférer le matin, et choisir la partie interne des membres. Il est bon aussi de faire cesser la constipation et l'éréthisme de la peau quand ils existent, parce qu'ils rendent l'inhalation moins active. On a expérimenté que les frictions faites avec de l'opium ont calmé des douleurs; que celles pratiquées avec la scille ont provoqué les organes urinaires; que celles opérées par le quinquina ont fait cesser des accès de fièvres intermittentes; que celles exercées avec du camphre ont apaisé les accidens produits par l'usage mal ordonné des cantharides; que celles administrées avec de la digitale pourprée ont guéri des hydropisies chez de jeunes sujets, etc.

Presque tous les enfans et beaucoup d'autres personnes, surtout du sexe féminin, répugnent à prendre des remèdes par le canal alimentaire. Dans ce cas, on peut mettre à profit la faculté de la peau qui nous occupe. A cette occasion, je vais rapporter une observation puisée dans la pratique de M. le professeur *Hallé*. Ce médecin si distingué a donné ses soins à une dame réduite à l'état de consomption par la continuation d'une fièvre intermittente tierce, compliquée d'un état spasmodique de l'estomac et des intestins, qui s'opposait à l'administration de tout remède interne. Cette personne fut délivrée en trois jours de la fièvre, et peu à peu de l'état spasmodique qui la tourmentaient et l'épuisaient, au moyen de frictions faites avec le vin de quinquina, mêlé avec une

teinture alcoholique du même médicament, et une petite quantité de savon bien dissoute, dans l'intention de donner au liniment plus d'onctuosité et de le faire pénétrer plus aisément.

M. *Chapelle* a obtenu pareillement de bons succès de l'application de chemises sèches (qui avaient été d'abord trempées dans une décoction de petite centaurée et de marronier d'Inde), sur le corps de plusieurs enfans affectés de fièvres intermittentes, et qui avaient une aversion prononcée pour les remèdes internes.

On regarde enfin assez généralement comme salutaires les émanations odorantes qui s'échappent des animaux jeunes, vigoureux, etc., et dont nous recevons les effets par l'absorption générale. On a employé avec avantage l'air des étables qui contiennent des chevaux ou des vaches tenus proprement : c'est principalement pour les phthisiques, les épileptiques et les vieillards languissans, ou pour les personnes épuisées par les plaisirs de l'amour, qu'il est utile de séjourner dans une atmosphère chargée de ces émanations restaurantes. Nous tenons par tradition que, pour réchauffer et pour ranimer le prophète-roi, affaibli par ses longs travaux et par son grand âge, ses serviteurs placèrent auprès de lui la belle et jeune Sunamite Abisag. *Forestus* rapporte qu'un jeune Bolonais fut retiré du marasme en passant les jours et les nuits auprès d'une nourrice de vingt ans, et l'effet du remède fut si prompt, que bientôt on eut à craindre de voir le convalescent perdre de nouveau ses forces avec la personne qui les lui avait rendues, etc. On peut juger, par le peu de considérations que je viens de présenter sur l'absorption cutanée, combien d'une part sont importans tous les phénomènes auxquels elle préside, et combien, de l'autre, elle mérite d'attirer les regards des personnes qui se livrent à l'exercice de la médecine.

8.° *De la Peau, regardée comme organe exhalant.*

La peau donne issue par toute sa surface à une vapeur légère qui forme autour du corps une espèce d'atmosphère d'une odeur

propre à chaque individu. Cette évacuation, de nature purement excrémentitielle, a reçu les noms d'*exhalation* ou de *perspiration cutanée* et de *transpiration insensible ;* mais cette dernière dénomination n'est point exacte, car, par plusieurs moyens, nos sens peuvent apprécier son existence. Elle a lieu, selon les uns (et c'est le plus grand nombre), par de petits conduits qui naissent du système capillaire pour aller aboutir au-dehors sous le nom de *vaisseaux exhalans*, et selon les autres, par des porosités innombrables dont sont criblées les parois des artères capillaires cutanées, etc. Quoi qu'il en soit, dans l'état naturel, cette fonction se fait continuellement, et est par cela même la plus abondante de toutes nos excrétions. Elle concourt puissamment, avec la transpiration pulmonaire et avec les reins, à la dépuration du sang et au mouvement de décomposition du corps. Le double usage de ces trois émonctoires est absolument nécessaire pour la conservation de la santé ; parce que, d'un côté, le sang qui donne la vie et la nourriture à toutes les parties, est accessible à recevoir dans son sein différentes substances hétérogènes provenant, soit de l'extérieur, soit de l'intérieur de l'économie elle-même ; d'un autre côté, parce que l'alimentation introduisant sans cesse de nouveaux principes dans le corps, ceux-ci ne tardant point à être assimilés aux organes, le corps augmenterait continuellement de volume, s'il n'éprouvait pas des déperditions relatives à ce qu'il reçoit. Ces trois excrétions ont entre elles une sorte de solidarité ; de façon que, lorsque l'une d'elles augmente d'activité, les autres diminuent, et *vice versâ*. C'est ainsi, par exemple, qu'en hiver ou par un temps froid et humide, la respiration cutanée est très-peu abondante, tandis que celle des poumons et la sécrétion de l'urine sont plus considérables, etc. Cette admirable disposition de la nature prévient beaucoup de maladies.

Depuis *Sanctorius*, qui passa une bonne partie de sa vie dans une balance de son invention, pour calculer les pertes que nous faisons dans un temps donné par les excrétions, plusieurs autres

médecins, doués de plus ou moins de patience, ont pareillement essayé de déterminer la même question. Il est aisé de concevoir que de semblables recherches n'ont pu donner des résultats sur lesquels on puisse compter. En effet, ceux que l'on obtient chez un individu ne sont point applicables à tous les autres, parce que ces fonctions varient, non seulement selon l'âge, le sexe, le tempérament, l'état de santé ou de maladie ; mais encore selon les qualités hygrométriques de l'air, le climat, les saisons, les heures de la journée, etc. Nous voyons d'après cela que l'exhalation cutanée, quoique ayant un exercice continu, est cependant soumise à beaucoup d'influences qui la modifient de diverses manières. Quand une cause excitante, par exemple, telle que les frictions sèches, la course, la danse, l'action du calorique, l'usage des boissons théiformes, etc., exalte la sensiblité de la peau ; le sang se porte avec plus de force à la surface du corps, il entre dans des vaisseaux où il ne pénétrait pas auparavant ; alors cette membrane devient plus rouge, plus gonflée, et son exhalation prend une activité plus grande comme plus soutenue. Si, au contraire, la vitalité de notre enveloppe universelle se trouve diminuée par une cause quelconque, le réseau capillaire ne renferme que des fluides incolores. Dans ce cas, au lieu d'être rouge, dans une espèce d'orgasme, elle est dans un état d'affaiblissement ou d'engourdissement qui ralentit très-sensiblement sa fonction perspiratoire. Celle-ci est un puissant réfrigérant, au moyen duquel nous maintenons notre corps à peu près au même degré de température, quoique placé dans des milieux bien plus chauds que lui ; elle laisse échapper avec elle, comme on s'en est assuré par des expériences directes, du gaz acide carbonique, en sorte qu'elle est auxiliaire aux organes de la respiration ; elle sert enfin à humecter et à entretenir souples les extrémités des nerfs qui se ramifient dans l'épaisseur des tégumens, etc.

Dans plusieurs circonstances, elle devient si grande, que le calorique répandu dans l'atmosphère n'étant plus suffisant pour la vola-

tiliser, elle se rassemble sur le corps en petites gouttes; elle prend alors le nom de *sueur*. Celle-ci, quoique d'une nature analogue à celle de la perspiration, en est cependant différente; 1°. par sa forme; 2°. par sa composition; 3°. par son mode d'excrétion, qui est presque toujours accidentel. L'exhalation sudorifique est souvent morbide; et, vue de cette manière, elle peut être générale ou partielle, active ou passive, aqueuse ou sanguine. Ce dernier genre d'exhalation a donné lieu au dicton populaire réel, *suer sang et eau.*

Les sueurs sont presque toujours salutaires quand elles arrivent un jour décrétoire; elles sont au contraire funestes quand elles surviennent au moment où la maladie est encore dans son état de crudité. De ce qu'elles sont en effet la solution de plusieurs maladies, il s'ensuit que, dans le monde, on les considère comme le meilleur remède dans toutes les occasions possibles : aussi ne manque-t-on pas, quand on va visiter un malade, de lui recommander, plutôt dix fois qu'une, de se charger de plusieurs couvertures, de boire du vin chaud sucré, etc., pour se faire transpirer, etc. En avouant qu'une méthode perturbatrice semblable a eu quelquefois du succès au début de certaines maladies, il faut dire qu'elle a été presque toujours meurtrière, en convertissant en affections graves celles qui n'eussent été que très-bénévoles. Il faut aussi ajouter que, si le vulgaire, qui tranche et lève de prime-abord les plus grandes difficultés, réussit de temps à autre, il peut être en cela comparé au pilote imprudent qui, s'embarquant sur une mer qui lui est inconnue, vogue sans boussole, et arrive heureusement au port sans se douter des nombreux écueils que le hasard seul lui a fait éviter.

Il ne devrait donc appartenir qu'au médecin éclairé de provoquer ou d'augmenter la sueur, dans des momens convenables, pour seconder ainsi les vues de la nature, alors insuffisante à elle-même. Outre que l'homme de l'art choisit l'époque de la maladie à laquelle il doit agir, c'est qu'il n'emploie pas indistinctement le même sudorifique pour toutes les affections. Il prend ses moyens

thérapeutiques tantôt dans le vaste domaine de la matière médicale, tantôt dans celui de l'hygiène. C'est ainsi que, dans les fièvres adynamiques, quand il veut activer l'exhalation cutanée, il a soin d'employer les diaphorétiques excitans, tels que le vin généreux, l'infusion de sauge, de cannelle, l'acétate d'ammoniaque, etc., et non pas ceux qui ne feraient qu'accroître la faiblesse déjà trop grande. Dans les phlegmasies, et spécialement dans celles du système dermoïde, il distingue surtout avec intention les sudorifiques en excitans et en émolliens. Tant que les forces vitales sont en excès, et qu'il y a un mouvement fébrile très-marqué, il se sert des boissons mucilagineuses, gélatineuses, pour tempérer l'irritation et faciliter l'éruption ; mais quand l'état du pouls, l'aspect du malade, etc., annoncent la langueur et la débilité, il a recours aux aromatiques, aux stimulans, etc. Il me serait beaucoup trop long de désigner les cas où les substances qui produisent la diaphorèse sont indiquées. On en retire principalement de bons effets dans plusieurs ordres de fièvres, dans les phlegmasies, dans quelques névroses, et dans certaines lésions organiques générales.

Dans le langage vulgaire, on parle beaucoup de transpiration *rentrée*. Cette expression est fausse, en ce que la sueur n'est jamais repompée par les vaisseaux inhalans, et qu'elle est toujours, ou volatisée par l'air, ou absorbée par les vêtemens ; mais elle peut, de même que la perspiration, être empêchée ou arrêtée : c'est ce qui arrive dans les momens où, le corps étant en sueur, il se trouve soudainement frappé d'un grand froid, qui resserre l'orifice des exhalans. Dans cette circonstance, les tégumens sont secs, arides, et ils transmettent l'impression qu'ils ont reçue à l'organe qui sympathise le plus directement avec eux. Dès-lors la sensibilité de celui-ci s'exalte ; elle attire en quelque sorte les humeurs de toutes parts sur lui, et elle lui fait produire une sécrétion nouvelle. En pareil cas, il est donc de la plus grande utilité, pour faire cesser les accidens, de rappeler les mouvemens vitaux vers le lieu où ils étaient primitivement. Je termine cet article, que je n'ai qu'ébauché,

en disant que si, d'un côté, pour le traitement de plusieurs maladies, on tire partie de la faculté exhalante de la peau, de l'autre, par ses troubles, on en reçoit ou on en contracte un grand nombre d'autres, telles que la phthisie, les rhumes, etc. *Buchan* a dit, non sans raison, de ces derniers, qu'*ils tuent plus de monde que la peste*..... Les personnes délicates spécialement ne peuvent donc pas prendre trop de soins pour prévenir les dérangemens de la transpiration et de la sueur.

9.° *De la Peau, considérée comme organe siége d'une sécrétion et d'une excrétion particulières.*

La peau renferme dans son épaisseur une grande quantité de petits corps vésiculaires que l'on nomme *cryptes*, *follicules*, et *glandes miliaires* ou *sébacées*. Ces petits organes sécrètent une humeur onctueuse destinée à entretenir le moelleux et la souplesse de l'appareil tégumentaire ; *Bichat* est le seul, je crois, qui ait révoqué en doute leur existence ; il pensait que la linition du système cutané était opérée par un ordre particulier de vaisseaux exhalans. Ils ont une activité très-grande dans leur sécrétion chez les nègres ; c'est ce qui rend la peau de ces gens si huileuse et si désagréable ; ils sont aussi plus nombreux, plus développés et d'une organisation différente, selon les parties du corps ; on en trouve, par exemple, beaucoup dans les endroits exposés à des frottemens souvent répétés, comme aux aisselles, aux aines, au périnée, etc. : cette sage disposition de la nature était bien nécessaire pour prévenir les gerçures et les excoriations. On en rencontre aussi un grand nombre dans les intervalles des orteils et au cuir chevelu ; aussi ce dernier est-il le siége d'une excrétion très-abondante qui, en se desséchant, forme de petites écailles dont l'accumulation empêche la transpiration de cette partie, produit des démangeaisons, et favorise surtout dans le jeune âge le développement de petits insectes parasites.

Les personnes qui se font des lotions froides sur la tête risquent d'arrêter cette excrétion, et de se causer des céphalalgies, des otites ou des ophthalmies plus ou moins intenses; celles qui veulent, pour quelque motif, supprimer la sueur de leurs pieds, s'exposent aussi à de grands dangers. Je connais un jeune pharmacien qui, pour empêcher ou diminuer la sueur de ses pieds, parce qu'elle était très-fétide, y appliqua des linges trempés dans de l'eau acidulée; ce procédé lui réussit en effet; mais, quelques jours après la suppression de cette excrétion habituelle, il éprouva des douleurs à la région épigastrique, qui augmentèrent très rapidement au point de lui causer une anxiété précordiale, des défaillances, etc.: on s'empressa d'employer les révulsifs, et on parvint ainsi à le rappeler à la vie.

La sécrétion cutanée, en générale abondante dans la jeunesse, diminue dans la vieillesse et chez les adultes habituellement occupés à un exercice violent; elle tarit également chez les hommes qui habitent un pays très-chaud, etc.; elle mêle son produit avec celui de la transpiration, de manière à former sur la peau un enduit qui invisque les mollécules hétérogènes suspendues dans l'air. Du mélange de ces deux humeurs avec la poussière, il en résulte une sorte de crasse qui se dessèche sur les tégumens, et qui gêne leurs fonctions.

Tous les animaux sont conduits par instinct à s'en débarrasser; on voit journellement les oiseaux s'exposer volontairement à la pluie, se plonger dans les rivières; on voit les quadrupèdes se baigner, se frotter, se lécher, etc., dans les même intentions. Nous savons, par exemple, que le cheval, dont la peau est le siége d'une sécrétion très-forte, a besoin d'être étrillé souvent; et que celui que l'on néglige de soigner ainsi, devient bientôt maigre, pesant, maladif, parce que l'humeur excrétée colle en plaques les poils à sa peau, et en empêche les usages. Les animaux domestiques, dont on ne prend pas un soin particulier, sentent le besoin et la nécessité de se frictionner eux-mêmes; les ânes principalement semblent se complaire à cette espèce d'exer-

cice; quand ils sont réunis, ils se rendent les services mutuels de se frotter (de là le proverbe *asinus asinum fricat*, aussi applicable d'ailleurs au monde littéraire, qu'à ceux qui habitent les étables). Les individus qui ne peuvent pas ou qui n'ont pas la précaution, par des soins de propreté, de s'opposer à l'accumulation de cet enduit sur la peau, sont très-sujets aux affections cutanées, telles que des pustules, des phlyctènes, des dartres scabioïdes. Le mémoire de M. le docteur *Gase*, sur la plique polonaise, qui vient de remporter le prix proposé et adjugé par la Société de Médecine du département de la Seine, jetera un nouveau jour cette matière.

Ne conçoit-on pas d'après cela combien serait profitable au peuple l'établissement de bains publics, dans les campagnes comme dans les villes? Beaucoup de maladies qui proviennent du défaut de propreté disparaîtraient, ou au moins seraient bien moins répandues, par la facilité avec laquelle les indigens pourraient se procurer ces moyens hygiéniques si sanitaires.

10.° *Des connexions sympathiques de la Peau, en général.*

Si l'on se rappelle que la peau est formée du concours de toutes les parties élémentaires du corps, lui imprimant chacune des propriétés à sa manière, on ne doit plus être étonné du pouvoir et de la variété des influences sympathiques qu'elle manifeste si fréquemment: ses liaisons les plus intimes et les plus nombreuses sont, sans contredit, celles qu'elle a avec les membranes muqueuses, surtout celle du canal digestif. Ces deux systèmes organiques, comme nous en avons maintes preuves, se renvoient réciproquement certaines fonctions, comme certaines affections; par exemple, dans les premiers paroxysmes de la petite vérole, l'estomac entre en contraction, et les malades éprouvent des nausées et des vomissemens; dans la scarlatine, il y a douleur et chaleur à l'intérieur de la gorge; la rougeole est accompagnée de de coryza, de toux et d'épiphora. Pendant l'hiver, quand la température est assez basse pour engourdir ou diminuer les propriétés

vitales de la peau, il en résulte que les fonctions de celle-ci étant bornées, celles des voies digestives et pulmonaires s'opèrent bien plus énergiquement : c'est ce qui fait que dans cette saison le sentiment de la faim se renouvelle plus vite, et que les boulimies sont plus fréquentes.

Quand la digestion commence à se faire, on ressent une espèce de frisson sur toute la surface du corps ; dans certaines pyrexies, on éprouve aussi des bouffées de chaleur qui semblent se répandre sur la peau. Si on porte un corps très-froid dans l'estomac tandis que l'on est en sueur, on fait arrêter cette évacuation ; si au contraire on fait usage de boissons un peu chaudes, on augmente l'exhalation cutanée, etc. Beaucoup de plegmasies de l'estomac, des intestins, etc., sont consécutives aux affections de la peau ; de même la plupart des érysipèles, des furoncles, des éruptions miliaires, ortiées et pétéchiales, dépendent de l'état saburral des premières voies ; aussi, dans ce cas, ne doit-on diriger ses moyens curatifs que contre la cause de la maladie, et non pas contre la maladie elle-même, qui n'en est qu'un effet ou symptôme. Le système cutané a aussi des rapports très-étroits avec les membranes muqueuses des voies aériennes et urinaires, ainsi qu'avec tous les viscères des cavités splanchniques ; par exemple, on a vu des accès d'aliénation mentale cesser à l'apparition de certaines dartres ; la teigne, l'érysipèle, ont quelquefois causé par leur métastase, des phrénésies, etc. ; les affections cérébrales agissent de la même manière sur la peau ; les agitations de l'âme font de cette tunique un tableau parlant, qui décèle jusqu'à la plus secrète de nos pensées, etc.

Les poumons reçoivent souvent le transport de l'irritation ou de la matière morbifique des lésions des tégumens ; ceux-ci à leur tour se recouvrent fréquemment, dans la troisième période de la phthisie pulmonaire, d'une efflorescence farineuse. Le chatouillement de certaines parties de la peau, produit des effets sympathiques relatifs aux parties qui en reçoivent l'impression ; si c'est

le cœur, il peut y avoir des syncopes ; quand ce sont en même temps le diaphragme, les muscles intercostaux et abdominaux, il y a éternuement, etc.

Les exanthèmes tirent, dans quelques cas, leur origne de l'état maladif des viscères de l'abdomen ; ces derniers, en d'autres cas, reçoivent leur guérison des bains, des frictions, ou d'autres applications cutanées. Les hémorrhagies passives de l'utérus, par exemple, sont arrêtées assez communément par l'impression d'une substance très-froide, mise en contact sur la peau au voisinage de l'endroit où l'écoulement sanguin a lieu. Presque tout le monde sait que l'application d'un corps froid à la plante des pieds suffit parfois pour exciter le système rénal, diminuer la transpiration, et déterminer l'excrétion urinaire, etc. L'appareil des fonctions génératrices des personnes atteintes d'affections psoriques ou herpétiques devient aussi, dans certaines circonstances, le siége d'un prurit sympathique qui augmente extraordinairement les appétences vénériennes, et qui produit le satyriasis, l'érotomanie, etc.

Enfin, pour ne pas discourir plus longuement sur les connexions multipliées de la peau, je me restreins à dire qu'elles constituent cette membrane une sorte d'*indicateur* essentiellement utile au médecin : elles la rendent en effet un vrai miroir réfléchissant toutes les passions qui tourmentent l'homme dans l'état de santé, et toutes les souffrances qui le minent pendant les maladies. Il n'est donc aucune affection qui ne lui imprime des caractères spécifiques propres à se faire reconnaître plus ou moins aisément. Ces caractères, que l'on observe principalement à la face, sont relatifs surtout à sa coloration et à sa forme, ou à sa disposition extérieure : par exemple, elle est pâle chez les individus atteints d'hydropisie, de scrophules, de diarrhées chroniques, ec. ; elle est d'un rouge vif dans la phrénésie, dans l'angine, etc. ; elle prend une couleur plombée dans le scorbut ; elle jaunit dans l'ictère, dans les fièvres méningo-gastriques ; elle verdit dans les affections hémorrhoïdales et dans celles du foie ; elle acquiert une teinte noire dans le mé-

lœna ; elle devient olivâtre chez les chlorotiques ; elle est violette dans certaines maladies organiques du cœur ; elle est purpurine ou cramoisie chez les personnes menacées d'apoplexie sanguine, etc. Elle devient aussi sèche ou humide, gonflée, lisse, rugueuse, injectée, infiltrée, luisante, ansérine, etc., selon les cas. En un mot l'exploration attentive de la peau est des plus nécessaires et du plus grand secours pour le diagnostic et le prognostic des affections tant aiguës que chroniques. C'est pourquoi cette partie très-importante et très étendue de la séméiotique doit mériter une attention toute spéciale de la part du praticien.

Avant de finir ce paragraphe, je dois dire que les rétropulsions cutanées sont d'autant plus funestes, qu'elles ont lieu dans les exanthèmes envisagés en quelque sorte comme dépuratoires, ou dans ceux qui existent depuis long-temps, etc. ; que les symptômes alarmans auxquels elles donnent lieu doivent toujours faire avoir recours aux révulsifs d'une action prompte, etc. ; qu'elles sont essentiellement subordonnées aux lois immédiates des sympathies, etc. De là vient que les membranes folliculeuses qui ont la relation la plus directe avec la peau sont toujours les premières atteintes. C'est l'âge qui détermine ordinairement l'endroit du corps qui doit être affecté. Chez les enfans, par exemple, ces métastases sont le plus communément suivies d'ophthalmies, de cécité, d'otite, de surdité, parfois d'hydrocéphale. Chez les jeunes gens, on leur voit succéder les catarrhes pulmonaires, les phthisies, etc. Chez les vieillards, ce sont les lésions de l'abdomen, telles que l'ascite, l'ulcération, et la paralysie de la vessie, etc. On doit aussi avoir égard à la considération du sexe ; car la prédominance de l'utérus donne lieu, surtout à l'époque de la cessation du flux menstruel, à des métastases souvent incurables.

J'ajoute enfin, pour terminer, que la peau et les membranes muqueuses, d'après leurs dispositions, leurs propriétés vitales, leurs correspondances, leurs fonctions et leurs usages servent de bornes vivantes, tant extérieurement qu'intérieurement, à notre

nature individuelle, et qu'elles sont l'aboutissant commun de tout ce qui doit entrer et de tout ce qui doit sortir de notre économie. Rien ne peut donc produire des effets dans l'organisation, dans les propriétés vitales, ou dans les fonctions de notre corps, s'il n'a pas été soumis à l'action de l'une de ces deux enveloppes. Pour ce motif, ne méritent-elles pas d'être classées parmi les organes les plus essentiels à la vie ?

11.° *Exposé sommaire des cosmétiques de la peau.*

On appelle *cosmétique* cette partie de l'hygiène qui a pour objet l'entretien de la beauté naturelle. Les préparations employées à cet effet portent aussi le nom de *cosmétiques*. Depuis un temps immémorial, (même avant le déluge, puisqu'au rapport de l'Écriture sainte, l'ange Azariel apprit aux filles l'art de se farder) jusqu'à présent, on a toujours attaché beaucoup de prix à perfectionner la nature, et à la rendre le plus attrayante possible. Pour cela les anciens se contentaient d'user de moyens innocens, qui ne pouvaient en rien contrarier les règles hygiéniques ; mais la succession des temps à tout perverti. L'homme a quitté ses mœurs douces et simples ; il s'est livré sans réserve à ses passions, et il s'est laissé entraîner par le torrent des futilités de son siècle. En croyant prendre la nature sur le fait par la supercherie, il s'est trompé lui-même, et il est devenu ainsi l'objet de ses plus grandes sollicitudes. Le charlatanisme, toujours empressé de saisir tout ce qui peut attirer la crédulité, voyant que rien ne flatte davantage la vanité que l'art d'enrichir les agrémens extérieurs, s'est dès-lors, par spéculation, emparé de la toilette des boudoirs : il a décoré de noms superbes des quantités innombrables de préparations, et il leur a accordé les vertus admirables de cacher les vices, de corriger les écarts, et de réparer les omissions de la nature. Avec d'aussi belles promesses, et en choisissant si bien son champ de bataille, il a toujours remporté victoire, et il a constamment fait fortune, non-

seulement aux dépens du bien, mais encore au préjudice de la santé du public, etc.

Mon intention n'est point de faire l'histoire de tous les cosmétiques qui ont été en vogue, et encore moins de rapporter les coutumes des différens peuples qui se forment chacun à leurs caprices un modèle idéal du vrai beau. A quoi servirait-il, par exemple, de répéter, après les voyageurs, que les femmes syriennes, babyloniennes, arabes, se noircissent le tour de l'œil; que celles de la terre de Jesso se colorent les sourcils et les lèvres en bleu; que les habitans de l'île de Sombréro se peignent le visage en jaune et en vert; que les Groënlandaises poussent la raffinerie jusqu'à se faire broder les joues au moyen d'un fil noir passé sous l'épiderme, et formant plusieurs dessins; que quelques Indiens s'enduisent de glu pour fixer sur eux des plumes de différentes couleurs, etc., etc.? A quoi de même serait-il profitable de raconter longuement qu'en tel temps, en tel lieu, etc. Criton, Archigènes, Cléopâtre, Aspasie, Poppée, Pline, Ovide, Horace, Juvénal, Théophraste, Théocrite, Térence, Virgile, et tant d'autres, ont recommandé l'emploi, ou ont fait usage eux-mêmes de tel ou tel moyen, s'il est reconnu que ce moyen est mauvais ou dangereux? De semblables détails, peu curieux et inutiles, exigeraient de moi beaucoup trop de recherches, et m'éloigneraient surtout de la brièveté que je me suis imposée pour cet article. Je me renfermerai donc dans un espace beaucoup plus circonscrit. Je vais seulement indiquer les cosmétiques dont on peut faire usage sans danger, et nommer en partie ceux qui, quoique très-accrédités, sont cependant susceptibles de causer des accidens plus ou moins funestes.

Les seuls cosmétiques que la médecine approuve sont en petit nombre. — Les plus parfaits et les plus sanitaires sont les ablutions et les bains aqueux. Les ablutions ou les lotions faites avec de l'eau pure d'une fontaine limpide entretiennent la netteté de la peau, et maintiennent sa fraîcheur.

Les bains, pris convenablement, sont un des meilleurs moyens que

l'on puisse employer pour agir avantageusement sur la peau : ils forment une atmosphère artificielle qui modifie la sensibilité et la température du corps ; ils en assouplissent toutes les parties ; ils favorisent la transpiration en débarrassant les tégumens de la matière onctueuse exhalée à sa surface; ils procurent le délassement, et donnent enfin, ou font recouvrer à la peau toute la finesse, le poli, la blancheur et l'éclat dont elle est susceptible. Ils doivent être élevés à la température de 24 à 27 degrés (thermomètre de *Réaumur*), être administrés plus souvent l'été et le printemps que l'automne et l'hiver ; ils peuvent être rendus émolliens pour les personnes d'un tempérament bilieux, sanguin, nerveux, ou pour celles qui ont la peau dure et sèche, etc., et aromatiques au contraire pour celles qui sont lymphatiques, ou qui ont la peau dans un état de flaccidité, etc. Les bains trop chauds crispent la peau, empêchent la perspiration, et occasionnent quelquefois des congestions sanguines et des exanthèmes. Trop froids, ils suppriment aussi la transpiration cutanée ; ils concentrent les forces et les fluides à à l'intérieur, et sont sujets à produire des réactions vitales plus ou moins fâcheuses. Tièdes, il ne faut les prendre que modérément, parce qu'à la longue ils débilitent, et jettent les individus dans une grande susceptibilité.

Il est très-prudent de s'abstenir de manger quelques heures avant de se plonger dans le bain, et il est très-utile, quand on en sort, de se frictionner légèrement. Cette pratique excite le système cutané, et lui donne de l'énergie ; il est enfin très-convenable, immédiatement après cela, de se livrer à un exercice modéré : celui-ci concourt efficacement à développer dans tous les organes la vigueur et la force suffisantes pour rétablir l'équilibre et l'intégrité des fonctions que le bain avait momentanément ralenties.

Les personnes qui, au sortir du bain, se condamnent à un repos absolu, et qui se cachent en même temps avec trop de soin des rayons lumineux, se décolorent bien vite, et acquièrent une bouffissure générale dépendante évidemment de l'absence de la lumière et du défaut de l'action musculaire.

Quand l'eau pure n'est point suffisante pour rendre à la peau son lustre et sa souplesse ordinaires, altérés, soit par l'action simultanée de l'air et du soleil, soit par l'abus des plaisirs, soit par l'application de corps irritans, on se sert avec avantage de quelques lotions douces, telles que les eaux distillées de roses, de fraises, de plantain, de fèves, et de quelques linimens onctueux, tels que les pommades de cacao, d'amandes douces, de concombres, de baume de la Mecque, etc., en ayant soin que le corps gras qui fait la base de ces derniers ne soit point oxygéné (rance), et qu'il ne contienne aucune substance métallique.

On peut aussi employer avec succès, pour enlever complètement sur l'épiderme les corps qui s'y sont agglutinés, ou pour rendre la peau moins sèche et moins rugueuse, le moyen suivant : triturez dix gouttes de baume de la Mecque avec un gros de sucre; ajoutez-y un jaune d'œuf; mêlez exactement, en y versant peu à peu six onces d'eau de roses distillée : passez à travers un blanchet; on se frotte le soir le visage avec cette composition, qu'on laisse sécher sans l'essuyer ; et le matin on se lave avec de l'eau.

On fait disparaître les taches produites par le hâle en se faisant également un masque avec de la fleur de farine et du blanc d'œuf. Cette pâte sèche sur la figure pendant la nuit, et on l'enlève le matin avec de l'eau de cerfeuil.

Il est souvent nécessaire, surtout en hiver, quand l'air est très-irritant, d'enduire les lèvres, pour prévenir leur gerçure, d'une légère couche de cérat coloré par l'orcanette, et aromatisé selon le goût. Les liqueurs spiritueuses et les vinaigres colorés, en usage pour remplacer la couleur naturelle des lèvres, doivent être proscrits.

Les cosmétiques recommandés par la propreté pour les mains et les bras se préparent avec les amandes douces et amères, les fécules, quelquefois le miel, les baumes, les aromates, un peu de savon, des essences. Les savons, même ceux de Windsor, d'Eckmeleck et de Palmyre, tant vantés, sont moins propres à conserver

la blancheur et le moelleux de la peau, parce qu'ils contiennent trop d'alcali, qui la dessèche et la rend âpre.

Les moyens que je viens d'indiquer peuvent être employés avec sécurité. Il est cependant certaines personnes à qui les corps gras sont nuisibles, et dont la peau s'altère, quand les pores sont obstrués par une pommade. Ces personnes ne devront donc faire usage de ces cosmétiques qu'avec précaution.

Le lait virginal, si famé, se prépare de deux manières : la première se fait en mettant infuser dans l'alcohol, le benjoin, le storax, la cannelle, la noix muscade, le gérofle, l'ambre et le musc; la seconde, en faisant bouillir dans le vinaigre blanc de la litharge, à quoi on ajoute une dissolution de sel marin dans une quantité déterminée d'eau de rose. La moins mauvaise et la moins dangereuse de ces deux préparations est la première.

On débite aussi plusieurs eaux pour la toilette, qu'il serait très-sage d'éviter : les unes sont spiritueuses, aromatiques, telles que celles de Ninon, d'Ispahan, de Cologne, etc. ; les autres, plus composées, telles que celles de la reine de Hongrie, des sultanes, des Athéniennes, celles à la duchesse, à la maréchal, etc. : ces dernières contiennent ordinairement du muriate suroxydé de mercure, du muriate de plomb, qui doivent les faire rejeter. On en peut dire autant de tous les remèdes secrets, qui ont quelquefois la vertu de faire disparaître les boutons et les taches de la peau. Ils ne doivent cette vertu qu'à la présence de quelques oxydes ou sels métalliques; et quand ils opèrent l'effet désiré, ce n'est jamais qu'au détriment de la santé. Les gants glacés et les mouchoirs de Vénus sont également à redouter.

On lit, dans une espèce de roman intitulé Abdeker ou *l'Art de conserver la beauté, etc.*, une foule de recettes plus ou moins bizarres, par exemple, contre la flaccidité de la face, les rides, les varices, les cicatrices du sein, les excroissances, l'obésité générale, l'émaciation, etc. : elles sont toutes très-meurtrières. L'auteur du même livre préconise aussi plusieurs remèdes, qu'il dit avoir les

propriétés d'agir par astriction sur certaines parties. Ils ont tous pour base l'alun, la noix de galle, la grenade, le vitriol, les roses de Provins, et plusieurs autres acides végétaux et minéraux, qui resserrent à la vérité par leur astringence et leur stipticité; mais cet effet, qui n'est que momentané, donne souvent lieu à des accidens graves; d'ailleurs les parties reprennent leur flaccidité, et elles laissent toujours des preuves convaincantes, comme le dit Fontenelle, que l'amour a passé par-là. Enfin, toutes ces compositions mystérieuses que les parfumeurs ont le talent de produire sous mille formes différentes, et de prôner, sous des noms pompeux (toujours pour le malheur du genre humain) doivent être exclus des cabinets de toilette.

Les fards, aujourd'hui peu employés par les dames de condition, sont tous nuisibles. Ils produisent le plus souvent un effet opposé à celui qu'on se propose. Ils gâtent la peau; ils en gênent les fonctions, et enlèvent ou altèrent la couleur naturelle du visage. Voici ce qu'en dit La Bruyère : « Si les dames étaient telles naturellement qu'elles le deviennent par artifice, qu'elles perdissent très-promptement la fraîcheur de leur teint, qu'elles eussent le visage aussi gâté qu'elles se le rendent, par la peinture dont elles se fardent, elles seraient inconsolables ». Les personnes cependant qui veulent réparer à quelque prix que ce soit les ravages du temps ou les torts des années, doivent se servir de préférence et avec réserve du blanc de fard préparé avec la stéatite et des rouges tirés des végétaux, tels que le carthame, les bois de santal, du Brésil, la racine d'orcanette, etc. Les blancs et les rouges métalliques finissent par occasionner des tremblemens, des céphalalgies, des convulsions, le ptyalisme, et d'autres affections.

Il faudrait un gros volume pour faire connaître les diverses combinaisons de substances aromatiques tant indigènes qu'exotiques. Le grand art du parfumeur consiste à faire varier ces substances à l'infini. Les huiles, les pommades, les cérats, les poudres, les sachets, etc., ce que l'on nomme *essences*, *quintessen-*

ces, esprits, etc., doivent leurs propriétés odoriférantes à une huile volatile plus ou moins fugace, telle que celle de rose, d'orange, de mélisse, d'œillet, de menthe, de lavande, etc., ou bien au principe aromatique des baumes de benjoin, de storax du Pérou, de *Tolu*, à celui de l'ambre, du musc, du succin, etc. Toutes ces préparations sont plus ou moins irritantes, et peuvent causer sur l'endroit où on les applique des pustules, des dartres, etc. Mais leur influence la plus marquée s'exerce sur le système nerveux, et amène souvent, après avoir exalté la sensibilité des nerfs olfactifs, une diminution de l'odorat telle, que les odeurs douces ne peuvent plus se faire sentir : l'anosmie fait alors qu'on se surcharge d'aromates de plus en plus pénétrans, et que l'on infecte ses voisins. Un grand nombre d'observations attestent que telle ou telle odeur a suffi pour donner lieu à des syncopes, à des accès d'hystérie, d'épilepsie, et même à la mort. Au reste, les idiosyncrasies individuelles produisent des effets si différens dans la manière dont on est affecté par les odeurs, qu'on ne peut nullement désigner celles qui sont le moins dans le cas de nuire. Ainsi des personnes se trouvent mal de l'odeur la plus agréable, tandis que d'autres respirent la plus fétide avec jouissance

Tous les cosmétiques en général ne sont que de faibles moyens auxiliaires pour entretenir la beauté de la peau. Ils sont insuffisans et absolument inutiles toutes les fois que la santé est troublée. C'est pourquoi il faut qu'une personne, pour être fraîche ou vermeille, se porte toujours bien ; et pour jouir d'aussi précieux avantages, il ne faut rien faire qui puisse contrarier le cours d'une vie heureuse, basée sur une bonne constitution, sur un régime de vie sobre, régulier, en un mot approprié à l'âge, au sexe et à ses forces ; rien de même n'est plus propice au maintien de la santé que de parcourir cette carrière paisible, uniforme, où les sens n'éprouvent ni privation, ni épuisement, et sont en harmonie parfaite avec les jouissances du cœur. Les passions ont encore beau-

coup d'influence sur la beauté du visage. Celles qui sont douces, affectueuses, expansives, peuvent lui ajouter des charmes ; celles qui sont violentes, convulsives ou oppressives, au contraire, l'obscurcissent et la font disparaître. C'est sûrement pourquoi Lavater a dit, dans son Traité sur la physiognomonie : « Une impression désagréable souvent répétée laisse enfin sur le visage un trait difforme et habituel ».

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*Juxta editionem* THEODORI JANSSONII, *ab Almeloveen.*)

I.

Frigidum inimicum ossibus, nervis, cerebro, spinali medullæ : calidum verò utile. *Sect.* 5, *aph.* 18.

II.

Quæ perfrigerata sunt excalefacere oportet, præterquàm quæ sanguinem profundunt, aut sunt profusura. *Ibid.*, *aph.* 19.

III.

Sudor multus, frigidus aut calidus, semper fluens, frigidus quidem majorem, calidus verò minorem morbum significat. *Sect.* 4, *aph.* 42.

IV.

Duobus doloribus simul obortis, non in eodem loco, vehementior obscurat alterum. *Sect.* 2, *aph.* 46.

V.

A multo tempore consueta, etiam si fuerint deteriora, insuetis minùs turbare solent : oportet igitur etiam ad insolita mutare. *Ibid.*, *aph.* 50.

VI.

Multum et derepente evacuare, aut replere, aut calefacere, aut frigefacere, aut aliter quocunque modo corpus movere, periculosum est. Nam etiam omne multum (id est nimium) naturæ est inimicum. Quod verò paulatìm fit, tutum est : tum alias, tum si quis ex altero ad alterum transeat. *Ibid.*, *aph.* 51.

VII.

Omnia secundùm rationem facienti, et non secundùm rationem evenientibus, non transeundum ad aliud, manente eo, quod visum est ab initio. *Ibid.*, *aph.* 52.

VIII.

Quicunque alvos habent humidas, dum quidem juvenes sunt, meliùs liberantur his qui siccas habent. Ad senectutem verò, pejùs liberantur, siccantur enim ut plurimùm senescentibus. *Ibid.*, *aph.* 53.

IX.

Procero corpore juventutem quidem degere liberale est, nec deforme : insenescere verò, incommodum et parvis deterius. *Ibid.*, *aph.* 54.